

Das Leben des Perikles

Autor(en): **Frey, Karl**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **51 (1943)**

Heft 32

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-548149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aussi, les autorités locales devinrent des unités d'opération. Elles avaient d'ailleurs la charge de quelques fort importants services tels la surveillance des centres de refuge et le logement des sans-abri. Le secrétaire du conseil municipal devint le contrôleur de la défense passive, des fonctionnaires furent chefs des services. Ils travaillèrent quand le temps fut venu, dans un poste de commandement, dans un local protégé, relié par téléphone aux postes de gardiens d'immeuble, aux stations d'ambulances, aux dépôts de sauveteurs, aux postes de premiers secours, etc. Dans les grandes villes, il y eut des sous-centres de commandement, chacun responsable de son rayon.

Le système était mis en mouvement par l'arrivée au poste des gardiens d'immeubles, d'un formulaire constatant la chute d'une bombe ou un incendie en un lieu donné, ce poste alertait directement par téléphone le poste de commandement qui décidait comment le sinistre devait être combattu. Le poste de commandement transmettait ses instructions aux services dont l'action lui semblait nécessaire et gardait note des hommes et du matériel en mission (brancardiers, sauveteurs, ambulances). Le service du feu était alerté directement par le poste des gardiens; sur place, un officier responsable dirigeait l'action de secours et se tenait en contact avec le poste de commandement. Dans tous les cas où les communications téléphoniques étaient interrompues, les appels furent transmis par des messagers: télégraphistes, cyclistes ou coureurs. Dans le poste de commandement toute chute de bombes ou autre sinistre était reporté sur les cartes au moyen d'épingles de couleur. Les officiers de service pouvaient connaître d'un coup d'œil le poids des attaques dans les différentes parties de leur district et le genre des sinistres. Des tableaux indiquaient combien d'équipes de chaque service étaient au feu, combien étaient à disposition immédiatement, combien demeuraient en réserve.

Au premier appel, une équipe de premiers secours et une équipe de sauveteurs étaient dépêchées sur les lieux. Quand arrivait un rapport plus complet de l'officier sur place, le groupe des responsables aux tables de contrôle pouvaient juger combien d'équipes de gardiens, de sauveteurs, de secouristes, combien d'ambulances devaient être envoyées.

Quand les équipes à disposition ne suffisaient pas pour les besoins de la nuit, le contrôleur demandait des renforts à l'extérieur. Il ne s'adressait pas directement à un autre contrôleur, mais au poste de commandement régional. Celui-ci était en relation avec tous les postes de commandement locaux et dépêchait sur place des équipes supplémentaires venant d'autres postes.

Les services de la défense passive, au moment où s'arrêtèrent les grands raids, totalisaient environ un million et demi de collaborateurs. Les quatre cinquièmes étaient des volontaires à disposition en dehors de leurs heures de travail. Un quart de ce nombre était des femmes.

Organisation.

Les gardiens d'immeubles.

Les gardiens d'immeubles appartenaient au milieu dans lequel ils intervenaient. Dans les quartiers des docks, ils étaient des dockers

et des ingénieurs navals; dans les quartiers plus riches, des directeurs de banques et des architectes; dans les villes industrielles, des ajusteurs et des riveteurs, ailleurs, des employés de bureaux et de magasins, à la campagne, des fermiers et des châtelains.

Les gardiens d'immeubles constituaient plus de la moitié des effectifs des services; dans les villes il y avait normalement six gardiens pour un poste et un poste pour 500 personnes. Presque tous les volontaires participèrent à temps à chaque raid, sans égard pour le système de rotation des équipes. Un gardien sur six était une femme.

Leur tâche était double: d'une part, ils étaient l'œil et l'oreille du poste de commandement sur le lieu du sinistre, d'autre part ils étaient les bons voisins par excellence. De la justesse de leur jugement sur l'étendue et la gravité du sinistre dépendait la décision du poste de commandement d'envoyer au bon endroit les secours nécessaires. L'aide devait être fournie sans excès ni défaut. Quand elle arrivait, le gardien devait pouvoir indiquer aux sauveteurs quelles personnes et combien se trouvaient sous les débris et où. Il ne pouvait le dire que s'il connaissait ses voisins, comme un bon jardinier connaît ses parterres divers.

Il ne devait pas seulement connaître ses voisins, il devait aussi gagner et garder leur confiance. Il avait à conduire les sans-abri dans les refuges et les centres. Protecteur de ceux dont il avait assumé la garde, les risques qu'il courait à leur service étaient aussi variés que les destructions elles-mêmes. — Il pouvait avoir à négliger son propre foyer ruiné ou travailler pendant des heures pour sauver d'autres familles alors qu'il était dans l'incertitude sur le sort des siens.

L'équipe de premiers secours.

L'équipe des premiers secours stationnant dans son dépôt était envoyée par le poste de commandement à tout endroit où une bombe avait fait un blessé. Quatre hommes et un chauffeur constituaient une équipe. Leur travail ne réclamait pas seulement une habileté professionnelle, mais de la rapidité, un jugement sain et des nerfs solides. Le premier devoir de l'équipe est d'aider les sauveteurs à dégager les blessés ensevelis. Puis elle décide qui doit être soigné, qui doit être renvoyé à la maison, elle achemine les cas les plus sérieux, les uns vers l'hôpital, les autres vers le poste de premiers secours. L'exactitude de ses diagnostics rapides et sommaires devait permettre de sauver des existences. Dans les premiers jours des attaques, avant que ne fût établie l'habitude d'envoyer sur place un médecin, les équipes de premiers secours prirent seules ces décisions, tandis qu'ils soignaient les blessés dans la nuit...

La conductrice d'ambulance.

Conductrice et secouristes quittaient ensemble le dépôt pour se rendre sur les lieux du bombardement. Et c'était à la conductrice d'y parvenir quels que soient les cratères, les incendies, les fils abattus, les débris et les tuyaux des pompes qui pouvaient barrer son chemin. La plupart s'étaient engagées parce qu'elles avaient l'habitude de conduire leur propre voiture ou celle de leur famille. Leurs demandes

Feuilleton

Das Leben des Perikles

VON KARL FREY

Aber auch mit der sichersten Gewissheit des Sieges konnten die bis dahin zu tragenden Leiden grösser werden, als irgend jemand geahnt hatte. Das neue Jahr sollte die Stadt durch ein zufälliges Unglück in den höchsten Jammer versetzen und sollte Perikles Leiden bringen, die noch schwerer waren als diejenigen des letzten und vorletzten Jahres. Die Spartaner kamen wieder in das Land und durchzogen diesmal verheerend einen noch grösseren Teil, blieben noch länger als das erste Mal. Wieder fuhr eine athenische Flotte aus. Die Ausrüstung war mächtiger als das erstemal. Perikles selbst übernahm die Führung. Es war seine letzte kriegerische Tat, und der Erfolg war nicht unbedeutend, man betrat wirklich spartanisches Gebiet und eroberte eine Stadt und zerstörte sie.

Aber des Krieges Glück und Unglück war es nicht, was Athen bewegte. Ein neuer Feind wütete Tag und Nacht in der Stadt selbst, die Pest. Sie war zuerst in Aegypten aufgetreten, hatte dann mehrere Inseln ergriffen und war nun, gleich nach der Ankunft der Spartaner, im Land, auch in dem mit Menschen überfüllten Athen ausgebrochen. Thukydides schildert uns all seine Schrecken mit furchtbarer Treue. Als Perikles heimkam von seinem Seezuge, war der Zustand der Stadt entsetzlich. Besonders die vom Land Hereingezogenen, in unordentlichen Hütten Untergebrachten, wurden betroffen; «drinnen (in ihren Hütten) lagen sie, Leichen auf Leichen; draussen wälzten sich Halbtote, vom Durst gequält, auf den Strassen und an allen Brunnen umher; die Tempel lagen voll von Toten.»

Und auch das Haus des Perikles wurde heimgesucht. Die Freunde

hatte ihm die Wut der Feinde entrissen; die Pest entriss ihm jetzt auch geliebte Angehörige. Eine Schwester starb ihm an der Pest, dann andere Verwandte und Freunde, und dann ergriff sie den älteren Sohn seiner ersten Ehe. Und nur innerhalb acht Tagen starb auch der jüngere Sohn seiner ersten Ehe, Paralos. Als er dem Toten den Kranz aufsetzte, da sei die hohe Haltung dem Schmerz erlegen, er sei in Weinen ausgebrochen und habe viele Tränen vergossen, wie nie in seinem ganzen Leben. Vielleicht sind doch beide Nachrichten irgendwie zu verbinden. Das Volk klagte. Den Krieg hatte man Perikles zu verdanken und damit auch die Pest. Der Zorn gegen Perikles wuchs. Jetzt wollten sie nichts mehr von ihm hören: Friede, Friede! Aus dieser Not erlöst werden! Perikles konnte es nicht verhindern, dass Gesandte wegen des Friedens nach Sparta geschickt wurden. Aber Sparta wies sie ab. So gross war der allgemeine Hass gegen die athenischen Tyrannen. Nun war es Perikles wieder möglich, sich Gehör zu verschaffen. Er sprach zu seinen Mitbürgern Worte der Ermutigung und rechtfertigte seine ganze Politik: «Ja, er habe zum Krieg geraten und halte am Kriege fest, und wenn sie nicht auf allen Stolz verzichten wollten, so müssten auch sie entschlossen sein, den Krieg fortzusetzen. Er werde Athen den Sieg bringen. Mit ihrer Flotte müssten sie siegen. Dass sie ihn der Pest wegen hassten, sei ungerecht. Am blossen Glück und Unglück sei er nicht schuld. Man müsse sowohl dem Angriff der Menschen tapfer begegnen, als auch das Dämonische (so drückt sich Thukydides aus) mit Ergebung tragen. Das verlange die Würde ihrer Stadt, die nie einer Not sich gebeugt, die dadurch den grössten Ruhm und die grösste Macht erworben habe, und deren Ruhm unvergänglich sein werde. Nur darum, um dieser Grösse willen, werde sie gehasst, wie jeder gehasst werde, der über die andern emporrage; aber der Glanz, der alle Zeiten überdauere, sei mehr wert als der Hass des Augenblicks. Also sollten sie wieder Mut fassen. Die ersten Städte und die ersten Bürger seien

d'engagement portaient occupation civile: «Maitresse de maison» ou «Dactylographe» ou «aucune».

Le poste de premiers secours.

Il y avait là le médecin, l'infirmière diplômée et les auxiliaires volontaires. Leur rayon d'action englobait quelques 15'000 personnes. Ils y recevaient tout ce que leur apportaient les ambulances.

A côté de ces postes fixes, il y avait aussi des postes mobiles, composés de la même manière, prêts à répondre à l'appel du médecin sur place ou à renforcer un poste fixe débordé ou même un hôpital. Il pouvait arriver qu'une auxiliaire suive dans un tunnel sous les décombres un sauveteur pour secourir ceux qui y étaient ensevelis. Elle pouvait avoir à y demeurer des heures, calmant leurs douleurs et leur donnant le réconfort de sa présence, jusqu'au moment où ils étaient dégagés.

Le service volontaire des femmes.

Aux premiers jours des bombardements, elles rendirent aux sans-abri tous les services dont le plan officiel ne s'est pas occupé. Plus tard, elles formèrent en grande partie le personnel des centres de refuge et enrichirent leurs connaissances des souffrances causées par les bombardements. Elles apprirent à se méfier du faux soulagement que ressentent les sans-abri à se trouver en vie et à prévoir la dépression qui s'abattait sur eux quand ils saisissaient qu'ils avaient tout perdu.

Pendant des heures, elles ont fait la vaisselle, lavé les essuie-mains, servi des déjeuners, et d'innombrables tasses de thé, s'échappant quand elles le pouvaient pour préparer les repas de leurs propres époux.

Mais les centres de refuge n'étaient qu'une part de leur travail. Elles s'occupèrent aussi des «Convois de la Reine» qui allaient dans les villes bombardées, confectionnèrent et servirent des mets chauds dans les premières heures de trouble et de misère. Elles conduisirent les convois et travaillèrent dans les cantines mobiles; parfois au matin qui suivait les attaques mais souvent pendant le bombardement même quand les membres de la défense passive et les sans-abri réclamaient une prompt assistance. Les convois fonctionnaient souvent pendant plusieurs jours de suite.

Quand les américains et les anglais vidèrent leurs greniers pour donner des vêtements aux londonniens sans-abri, ce furent les membres du service volontaire des femmes qui organisèrent les dépôts, comme elles le firent ensuite dans tout le pays. Elles prirent soin de ceux qui ne possédaient plus rien que ce qu'ils avaient sur eux et ceux qui n'avaient que leurs vêtements de nuit.

Elles conduisirent leurs camions jour et nuit, transportant parfois les gens dans les abris et les centres de refuge. Les cantines mobiles arrivaient souvent les radiateurs et les pare-brises criblés de balles et d'éclats de bombes.

Le service du feu.

A côté des hommes du service normal, dont le nombre et le matériel avait été considérablement augmenté au cours des années

qui précédèrent la guerre, on fit appel à des volontaires, soit pour participer directement à la lutte contre le feu, soit pour remplir, lors des attaques, les fonctions de guetteurs, chargés de découvrir les sinistres et de donner l'alerte.

Comme dans les autres services, les auxiliaires du service du feu appartenaient à tous les milieux. Beaucoup étaient des volontaires non-payés, en service en dehors de leurs heures de travail. Ils ont souvent été appelés une nuit sur trois, parfois deux.

Les sauveteurs.

Les sauveteurs furent les nouveaux techniciens des bombardements. Leur entraînement préalable leur avait appris beaucoup de choses, mais l'arrivée des bombes leur en apprit davantage. Ils apprirent à établir un tunnel à travers des masses croulantes de décombres, sur un sol instable, s'aidant de tous les étais qu'ils pouvaient se procurer, tantôt les poutres qu'ils avaient préparées, tantôt une table de cuisine, le cadre d'une garde-robe qu'ils poussaient devant eux en avançant. Ils apprirent à se frayer un passage sous la pression énorme des matériaux et à utiliser cette pression même pour consolider leur tunnel.

Ils eurent le travail le plus pénible de tous les services. On sait que certains travaillèrent sans arrêt pendant 17 heures pour exécuter un sauvetage. Leur tâche était dangereuse; outre les éboulements, ils devaient s'exposer aux risques qu'entraînaient la rupture des conduites d'eau et de gaz, ceux des incendies.

La police.

Il n'est pas une tâche des services de la défense passive que les agents de police n'aient eu à assumer. Ils alertèrent les postes de commandement comme les gardiens d'immeubles, ils éloignèrent les gens des abris menagés, évacuèrent ceux qui se trouvaient dans le voisinage d'une bombe non-explosée, travaillèrent avec les sauveteurs et soignèrent les blessés. En dehors de Londres, c'est à eux que revient la direction des opérations lors d'un sinistre, y compris le service du feu. Ils montèrent la garde devant les magasins éventrés.

Le raid aérien terminé, ils dressent la liste des victimes, avertissent les parents, répondent aux demandes de renseignements.

Pour faire face à toutes ces tâches, on recruta avant la guerre une réserve d'agents auxiliaires, auxquels on fit appel dès l'ouverture des hostilités.

Welche Rolle

spielt das britische Rote Kreuz in der Organisation der Hilfe an die Bombengeschädigten?

In Grossbritannien entwickelte sich die Hilfe an die Zivilbevölkerung bei Bombardierungen in verschiedenen Etappen; sie wurde den Bedürfnissen dieses oder jenes Distriktes angepasst.

die, die durch Unglück nicht gebeugt werden können, sondern die ihm mit Taten Widerstand leisten.»

So lautete Perikles' letzte Rede: voll Nachsicht gegen seine Mitbürger und voll gewaltigen athenischen Stolzes. Sie versuchten aber nicht den Zorn der Menge zu beschwichtigen, denn Schmerz, Not und Verzweiflung in der Stadt waren gross. Im Gegenteil! Jetzt gelang es der Stadt, Perikles zu stürzen. Die konservativen Feinde des Krieges verbanden sich mit einer neuen Linken, die die allzu vorsichtige und, wie sie sagten, «unmännliche» Kriegführung des Perikles verurteilte, und das Unglück der Pest trieb ihnen als den Rettern in der Not das Volk in die Arme. Da war er besiegt. Man nahm ihm die Feldherrnwürde und verurteilte ihn zu einer ansehnlichen Geldstrafe. Zur Verbannung kam es nicht; das tat man den Spartanern nicht zuliebe.

Das Leben des Perikles hatte die Kurve genommen, die sein jäher Aufstieg schon in sich schloss. Er war jetzt sechzig Jahre alt und mit seiner Lebenskraft, die durch die vielen schmerzhaften Erfahrungen auf eine harte Probe gestellt worden war, am Ende.

Und doch war es ja nicht möglich, dass die Athener den, der einmal ihre liebsten Wünsche erfüllt hatte, längere Zeit missachteten. Sie wählten ihn wieder zum Feldherrn, vertrauten ihm wieder die ganze Leitung des Staates an. Er sollte wieder ihr alter Olympier sein und mit ihnen zürnen dürfen, dass sie ihm gezürnt hätten. Es mochte ihm wenigstens eine stolze Freude bereiten, dass sie ihn so um Verzeihung baten und das Unrecht wieder gut machen wollten; aber Perikles lebte im neuen Jahre noch bis zum Herbst, und Thukydides wenigstens weiss nichts mehr, weder von Taten noch von Reden, zu berichten. Nur eine Tat wird von ihm noch erwähnt. Er selbst hatte seiner Zeit die Männer vom Bürgerrecht ausgeschlossen, deren Vater oder Mutter nicht Athener war. Nun stammte Aspia aus Milet; der kleine Perikles war also nicht athenischer Bürger, und die zwei andern Söhne, die es gewesen wären, waren gestorben. Perikles hätte

also sterben müssen, ohne einen bürgerlich berechtigten Sohn zu hinterlassen. Da hat er, man möge sein Gesetz wieder aufheben. Dem späten Leser scheint es sogar verächtlich, dass derjenige ein Gesetz abschaffen will, der es gegeben hat. Den Athenern selbst erschien es nach Plutarch ungebührlich (arg, empörend); aber sie ehrten den Wunsch, indem sie mit seinem Sohne eine Ausnahme machten und ihn trotz seiner nicht bürgerlichen Geburt in das Bürgerregister einschrieben. Und damit hatte er auch sein Haus bestellt.

Darauf wurde er leidend; eine nicht erkannte Krankheit verzehrte langsam die Kräfte seines Körpers. Der Geist bewahrte aber eine schöne Ruhe und Heiterkeit. War es der Friede mit seinen Mitbürgern, der ihn beseligte, war es die Nähe eines Sohnes und eines geliebten Weibes? Freute er sich doch noch, trotz dem schrecklichen Ende seines Freundes, der herrlichen Werke, die er mit ihm seiner Stadt geschenkt hatte? Schwebte ihm die herrliche Tempelburg, gross und schön vollendet, vor den Augen des Geistes? Wir wissen nur von einem Gedanken, der ihn in seinen letzten Stunden noch bewegte, der aber das Ende oder das Glied einer Kette schöner friedvoller Gedanken sein könnte; es war das Bewusstsein, uneigennützig, kein Usurpator, der Freiheit seiner Stadt treu gewesen zu sein. Als nämlich seine Freunde um ihn her sassen und von seinem Ruhme dies und das sagten, und meinten, er verstehe schon nicht mehr und sei ohne Bewusstsein, da unterbrach er plötzlich und sagte, es wundere ihn, dass sie davon sprächen, was schon manchem Feldherrn zuteil geworden sei, aber nicht vom Besten und Schönsten. «Kein Athener,» sagte er, «hat meinerwegen Trauer angelegt.» Er war ein König gewesen, ja, aber nicht dem Namen und dem Rechte nach, also ohne Proskriptionen, ohne Bürgerkriege, ohne die Grausamkeit der antiken Tyrannen, ohne die Freiheit seiner Vaterstadt im geringsten zu schädigen, sondern bei aller königlichen Bedeutung den Gesetzen seines Staates treu. So starb er im Herbst 429 v. Chr.

(Ende.)